

# L'Abeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 9 FEVRIER 1854.

No. 18.

## PORTRAITS DE J. J. ROUSSEAU ET DE VOLTAIRE.

Deux surtout dont le nom, les talents, l'éloquence, Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance, Préparent de loin des maux inattendus, Dont ils auraient frémi s'ils les avaient prévus. Oui, je le crois. témoins de leur affreux ouvrage, Ils auraient des Français désavoué la rage. Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil ! Qui prend le gouvernail doit connaître l'écueil. La faiblesse réclame un pardon légitime : Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime. Par les dons de l'esprit placés au premier rang, Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorants ; Leur voix montait au ciel pour y porter la guerre ; Leur parole hardie a parcouru la terre. Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain ; Et des coups que ce Dieu frappe pour les confondre Au monde, leur disciple, ils auront à répondre. Leurs noms, toujours chargés de reproches nouveaux, Commenceront toujours le récit de nos maux. Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle : De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui, dès sa jeunesse errant et rebuté, Nourrit dans les affronts son orgueil révolté, Sur l'horizon des arts sinistre météore, Marqua par le scandale une tardive aurore, Et, pour premier essai d'un talent imposteur, Calomnia les arts, ses seuls titres d'honneur : D'un moderne cynique affecta l'arrogance, Du paradoxe altier orna l'extravagance, Ennoblit le sophisme, et cria *vérité*. Mais par quel art honteux s'est-il accrédité ? Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse, Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse ; Jusques aux fondements de la société, Il a porté la faux de son égalité : Il sema, fit germer, chez un peuple volage, Cet esprit novateur, le monstre de notre âge, Qui couvrit l'Europe et de sang et de deuil. Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil, Il vanta son enfance à Genève nourrie, Et, pour venger un livre, il troubla sa patrie ; Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers, Sur sa ville chétive il réglait l'univers. J'admire ses talents, j'en déteste l'usage ; Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage, Dont les sombres lueurs brillent sur des débris. Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits ; Et du faux et du vrai ce mélange adultère Est d'un sophiste adroit le premier caractère. Tour à tour apostat de l'une et l'autre loi, Admirant l'Évangile, et réprouvant la foi, Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome, Il épouva à lui seul l'inconstance de l'homme, Demande une statue, implore une prison ; Et l'amour-propre enfin, égarant sa raison, Frappe ses derniers ans du plus triste délire : Il fuit le monde entier qui contre lui conspire ; Il se confesse au monde, et, toujours plein de soi, Dit hautement à Dieu : *Nul n'est meilleur que moi.*

L'autre, encor plus fameux, plus écolant génie, Fat pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie. Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès, Voltaire à de son nom fait un titre aux Français.

Il nous a veudu cher ce brillant héritage, Quand, libre en son exil, rassuré par son âge, De son esprit fougueux l'essor indépendant Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant ; Quand son ambition, toujours plus indocile, Prétendit détrôner le Dieu de l'Évangile. Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal, Secouait sur l'Europe un magique fanal, Que, pour embraser tout, trente ans on a vu luire. Par lui l'impunité, puissante pour détruire, Ebranla, d'un effort aveugle et furieux, Les trônes de la terre, appuyés dans les cieus. Ce flexible Protée était né pour séduire : Fort de tous les talents et de plaisir et de nuire, Il sut multiplier son fertile poison ; Armé du ridicule, éludant la raison, Prodiguant le mensonge, et le sel et l'injure, De cent masques divers il revêt l'imposture, Imposa à l'ignorant, insulte à l'homme instruit ; Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit, Faire du vice un jeu, du scandale une école. Grâce à lui, le blaphème, et piquant et frivole, Circulait embelli des traits de la gaïeté ; Au bon sens il ôta sa vieille autorité, Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule, Il mit au premier rang le titre d'incrédule.

## LA HARPE.

### ANALYSE HISTORIQUE. L'EMPIRE ROMAIN.

La destinée de Rome que le prophète Daniel appelle un *lion armé de dents de fer* pour broyer les nations, était de conquérir le monde entier et de soumettre tous les peuples à ses lois afin de préparer les voies au christianisme et de faciliter la prédication de l'Évangile en rendant la langue grecque et la langue latine universelles. Grande par ses institutions politiques, elle l'était surtout par la force de ses armes auxquelles rien ne put jamais résister. Toujours avide de guerres et de combats, elle attaquait tous les peuples qu'elle croyait faire ombrage à sa gloire, poursuivait son ennemi avec fureur et ne l'abandonnait que lorsqu'elle l'avait terrassé et soumis à ses lois. Absorbant toutes les nations avec leurs religions, leurs mœurs et leurs usages, elle se les attachait par les liens les plus puissants et s'en servait ensuite contre d'autres ennemis.

Par le succès de ses armes et par sa politique habile, Rome était parvenue au plus haut degré de gloire. Elle avait anéanti toutes les puissances de la terre ou les voyait rampantes à ses pieds. Cette fière dominatrice n'ayant plus d'ennemis qu'elle pût redouter, se disait avec orgueil : “ Je suis seule maîtresse au monde ; toutes

les nations me craignent et m'obéissent. ” Mais Rome ne pouvait pas rester en repos. Quand elle a conquis le monde, Dieu lui envoie un ennemi plus redoutable que tous ceux qu'elle a vaincus. Cet ennemi, elle le renferme en elle-même et le nourrit dans son sein : c'est l'esprit de parti et l'intérêt particulier.

La force militaire qui a fait toute la puissance de la république devient la cause de sa ruine. Les soldats qui ont fait régner Rome veulent faire régner leurs chefs ; chez eux l'amour de l'or a remplacé l'amour de la patrie, et ils se livrent à qui veut plus leur donner : de là ces guerres civiles qui déchirèrent si longtemps la république.

Les lois ne pouvaient plus rien, et tout se décidait par la force ; il fallait donc que le plus fort restât le maître, et par conséquent, que l'autorité tombât entre les mains d'un seul. On n'aurait jamais voulu souffrir une royauté avouée : mais parce qu'elle était mal définie, elle fut reçue avec un applaudissement universel. Autorité de fait plutôt que de nom, et résultant de la victoire d'un général, elle devait réunir toutes les charges civiles et militaires et être d'autant plus despotique qu'elle le paraissait moins. Cette unité de commandement se réalisa dans la personne d'Octave vainqueur à Actium.

Rome avait atteint son plus haut degré de puissance : son empire n'était borné que par l'Océan, le Rhin, le Danube, l'Euphrate et les déserts de l'Afrique. Mais au moment de la naissance de Jésus-Christ, sa mission était finie. Elle commença à se replier sur elle-même, et, perdant à chaque instant quelque chose de sa gloire et de sa puissance passées, elle ne fit plus que marcher vers sa ruine, parce qu'elle avait réuni toutes les races avec leurs religions, leurs mœurs et leurs usages, et renfermait en elle tous les vices du vieux monde qui était condamné à périr pour faire place à une génération nouvelle.

Après Auguste, l'autorité qu'il avait saisie et maintenue avec autant de gloire que de bonheur dans toute l'étendue de l'empire, s'avilit en passant de main en main, et devient une tyrannie atroce. La corrup-